

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 16 (1878)
Heft: 52 [i.e. 53]

Artikel: Lo croubelion dâo moulin
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-184940>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Voyant qu'ils n'arrivaient pas, ils se regardèrent et échangèrent quelques phrases en patois :

— *Crâio que nein affaire avoué on mauvais dieux*, dit Favey.

— *Mé assebin; ne sé pas tráo io no váo mená.*

— *Se te váo mé crairé, fot lái onna motcha*, ajouta Favey.

Et Groguz de donner un vigoureux soufflet à celui qui avait bien voulu leur indiquer leur chemin et les accompagner avec cette amabilité, cette politesse qui caractérise l'habitant de Paris. De là une scène qui attirera sur les lieux, en moins de 5 minutes, une centaine de personnes.

— On vous connaît, vous, disait Groguz à celui qu'il venait de frapper..., quand même on n'est pas d'ici y faut pas veni nous embêter....

— Veuillez me suivre, interrompit un gardien de la paix.

— Ecoutez-voir, mossieu de la police, on est enco des braves gens... Peut-on vous offrir un verre de vin, je voudrais vous expliquer.....

— Vous vous expliquerez devant le commissaire, répondit l'agent de la force publique.

Et un instant après, la porte du poste voisin se refermait sur mes deux compagnons de voyage.

La personne qui avait été l'objet de leurs injustes soupçons et dont ils avaient si brutalement récompensé le louable empressement, était un employé supérieur d'un des ministères français.

A cette révélation, les deux coupables prirent quelque souci de leur position et protestèrent de leur honnêteté par maintes supplications, dans lesquelles Groguz répétait sans cesse : « On appartient à de braves gens..... y faut pourtant pas croire..... Mon père a été 23 ans syndic..... Et puis si faut payer les frais on est là!..... On n'est pas venu sans argent. »

— *Faut pas tant lo bragá*, disait à demi-voix Favey, qui tenait à faire des économies.

Le commissaire fit un signe à l'agent, qui ouvrit la porte d'une petite chambre, très faiblement éclairée.

— Attendez voir deux minutes. Y aurait-y pas moyen de dire un mot à Mossieu Gambetta, ce brave citoyen, qui vient toutes les années par chez nous?...

— Tout fut inutile. Quelques instants après, les deux Vaudois étaient au clou, cuvant à loisir, sur des matelas un peu durs, l'excellent Yvorne de leur ami Joyet.

Le lendemain matin, je quittais ce Paris, si remarquable à tant d'égards, et dont les mille attraits vous enlacent et vous retiennent comme les bras d'une personne aimée.

Il arrive un moment, néanmoins, où l'on éprouve le besoin de rentrer dans son « chez soi » et de reprendre le cours régulier et calme de ses habitudes.

Car il ne faut point se le dissimuler, malgré tous ses agréments, tous ses plaisirs, toutes les facilités qu'il offre aux visiteurs, le séjour de Paris devient vite fati-

gant, pour celui qui n'y est pas définitivement installé. Le grand fléau, c'est un encombrement général, incessant. « Il faut, comme le dit très bien un chroniqueur, faire queue partout. Vous arrivez à la mairie pour vous marier... Une demi-douzaine de couples sont déjà là qui attendent leur tour. Vous entrez au cimetière pour vous faire enterrer... il vous faut attendre que l'enterrement en train soit terminé. Vous voulez affranchir une lettre... le bureau regorge de gens qui viennent en faire autant. Vous allez au théâtre voir la pièce en vogue... La queue commence à midi. Il pleut à verse : à la force des poignets et des coudes vous vous introduisez dans le bureau de l'omnibus... On vous donne le n° 192. Votre tour finit par arriver. Vous vous trouvez en concurrence avec une douzaine de personnes qui ont toutes le même numéro, de sorte qu'il s'agit de grimper à l'assaut dans la voiture. Au café vous demandez le journal?... Il est en main... Le billard?... Il n'est pas libre.

Et voilà comment une partie de l'existence se passe à *faire queue*. Voilà pourquoi, nous autres Suisses, nous nous sentons parfois mal à l'aise au sein de ce mouvement fiévreux de la grande capitale; voilà pourquoi, malgré toutes ses splendeurs, nous préférons revenir dans notre petite ville, dans notre village à moitié caché dans les arbres comme un nid sous la verdure, dans nos petites maisons blanches, aux tuiles rouges, où l'on trouve toujours assez de place et d'affection. L. M.

Lo croubelion dâo moulin.

Clliâo tsancro dè valets lè sâvont totès quand l'est que volliont allâ ai felhiès. Lè péres dâi pernettès ont bio féré totès lè z'herbès dè la St-Djan po gravâ lâo bouébès d'aberdzi et po ne pas laissi eintrâ lè z'amoeirâo, n'avançont pas mé que se voliavont vouedi lo lé avoué n'écoualetta; l'est veré que la mâiti dâo teimps lè méres sont d'accou avoué lè bouébès et que diabe volliâi-vo qu'on hommo solet fassè contrè duè fennès; l'est coumeint se 'na dzenelhie sè branquâvè contrè dou renâ. Ei pi tot lâo z'est bon à clliâo corratîo : on étsila, onna suvia, on grougnon, on moué dè dzévalès; poru que sè pouéssont ganguelhi et attrapâ la fenétra dè la gaupa, ne lâo tsau pas quiè preindrè; mâ ariâ vo jamé cru qu'on vilho croubelion aussè pu servi on iadzo à ion?

L'étâi ion dè clliâo croubelions rionds, ein vouzi, avoué duè manoliès po lè portâ. On s'ein sai quand on trait lè truffès po lè ramassâ, que l'ein faut adé dou âo trâi, ion po lè petites, ion po lè grossès et ion po lè gatâiès, qu'on ne lè méclliè pas po cein qu'on a meillâo teimps po couairè ai caions et mémameint po féré lo dinâ, qu'on n'a pas fauta dè totès lè reteni. Adon lo croubelion ein quiestion étâi on bocon use; l'avâi on perte drâi âo mâitein dâo fond, que faillâi mettrè on petit bet dè lan, onna folhie dè tchou âo bin onna folhie d'avi quand l'est qu'on volliâvè s'ein servi.

Lo monnâi avâi dâi galézès felhiès, qu'étiot dâi bons partis, coumeint bin vo pâodè peinsâ, et lè chalandis ne manquâvont pas; mâ lo vilho ne voliâvè rein dè cé commerce por ora et quand l'oïes-sâi rebenâ la né devèron lo moulin, tracivè frou avoué on grand bougro dè crouïon, qu'étâi on vilho canon dè fusi que servessâi à socliâ lo fû su lo sohi, et tant pi po lè valets que ne ,dècampâvont pas aô pe vito.

Onna né que lo bounami dè iena, dè cliâo lure-nès devessâi allâ vairè sa mîa, que s'étiot bailli lo mot pè lo for, iô l'aviont fê à la méma fornâ, ye va avoué dou âo trâi dè sè camerâdo, po cein que failâi occupâ lo monnâi po que lo coo pouessè entrâ. Ye vont, et tandi que lo bounami étâi découtè la fenêtra dè la gaupa, lè z'autro sè mettont à féré le boucan que dévant, que cein baillâ n'alerta âo monnâi, que tracè frou avoué lo crouïon; mâ quand vâo sailli, ion dè cliâo vaureins que tegnâi à la man lo certain croubelion, étâi tot retreint contrè la pierra dè taille dè la porta et à l'avi que lo monnâi cambè frou, rrrâo!... lo gaillâ lâi te fot 'na ramenâie su la téta avoué lo croubelion, que la téta dâo pourro hommo s'einfatè dein lo perte, que sè trovâ avâi quie coumeint n'espèce dè gravata que n'étâi pas din lo cas dè doutâ et que lè bets dè vouzi lâi pécrivont lo cou, et tandi que criâvè ein âide, que lè dzeins dâo moulin vegnont avoué dâi serpettès po féré lo perte pe grand po poâi raveintâ cé tsancro dè croubelion, lè valets traciront lavi et l'amoeirão entrâ tot à s'n'ése vai sa grachâosa.



Nous touchons à une époque où la jeunesse joyeuse et folâtre ne rêve que cadeaux et fêtes; où les gens éprouvés par les deuils, les revers de fortune font pour ainsi dire la récapitulation de leurs malheurs et de leurs peines; où nous faisons un retour sur nous-mêmes et constatons la marche des années et les ravages du temps par les cheveux qui blanchissent sur notre tête ou les rides qui s'accroissent et se multiplient sur notre visage, sans qu'on puisse rien faire pour en arrêter les progrès. Rien faire, je dis trop, et je m'en vais rassurer un peu, par les lignes suivantes, les personnes du beau sexe qui tiennent à maintenir la fraîcheur de leur teint et la beauté de leurs traits :

« De toutes les rides, les plus intéressantes, d'après le docteur Ad. Nicolas, sont celles du front. Darwin a soigneusement étudié leur mode de production. Il décrit en détail les effets des pleurs, du rire, de la crainte, de la colère, dont l'expression répétée a pour effet de déterminer la forme, le siège et la direction des rides habituelles.

Il existe cependant des rides caractéristiques. Par exemple, les plis verticaux creusés par l'attention ou plutôt par la préoccupation habituelle chez les travailleurs. Telles sont aussi les rides caractéristiques du chagrin, figurant sur le front, au niveau des sourcils et au-dessus de la racine du nez, une ligne courbe que l'on a comparée à un fer à cheval.

Elles résultent de ce que la douleur plisse le front transversalement, mais dans sa partie médiane seulement, en même temps que les *sourciliers* le plissent verticalement en rapprochant les sourcils. Tel était le front de Galilée et celui de tous les savants persécutés.

La joie, au contraire, épanouit le front, et le rire habituel plisse l'angle externe des yeux, au niveau de la *patte d'oie*, dont la surface reste unie dans l'expression du chagrin. Chez les colères, les plis transversaux deviennent obliques à partir de la racine du nez.

En somme, plus on fronce les sourcils, plus on se laisse aller à des mouvements passionnés, ou a de tristes pensées, et plus on hâte sur le front l'apparition de ces sillons qui ne s'effacent plus. Aussi les personnes enjouées sont-elles moins sujettes que d'autres à ces accidents d'une précoce vieillesse. Presque toujours la gaieté est accompagnée de l'embonpoint, et l'on remarque que les individus gros et gras, se rident tardivement et peu.

Généralement on attribue aux femmes un penchant pour la gourmandise. Ce penchant du beau sexe a quelque chose qui tient de l'instinct, car la gourmandise, il faut bien le dire, est favorable à la beauté.

Il est, en effet, démontré qu'un régime succulent, délicat et soigné repousse longtemps les apparences extérieures de la vieillesse. Il donne aux yeux plus de brillant, à la peau plus de fraîcheur, aux muscles plus de soutien; et, comme il est certain que c'est la dépression des muscles qui cause les rides, il est également vrai de dire que ceux qui savent manger sont comparativement de dix ans plus jeunes que ceux à qui cette science est étrangère.

Si donc on tient à se garantir longtemps des rides, il faut bannir tout chagrin, toute inquiétude, éviter les tristes pensées, les graves réflexions, vivre gaiement et prendre philosophiquement les événements heureux ou malheureux qui nous arrivent.

Les soins minutieux de la toilette, répétés chaque jour et faits avec art, retarderont aussi l'apparition de ces redoutables ennemies de la beauté. Les lotions fréquentes à l'eau froide, seule ou mêlée à quelques gouttes de teinture de benjoin, sont surtout recommandées pour la circonstance.

En résumé, les principes d'hygiène, la régularité de la vie, la tranquillité d'âme, le calme de l'esprit, le moral excellent, le bien-être, etc., sont les meilleurs, les seuls spécifiques pour retarder et affaiblir les redoutables effets du temps.

Malheureusement, la plupart d'entre eux ne se vendent pas au marché et ne sont pas à la portée de tout le monde. N'est pas gai et sans souci qui veut. »



CONSEIL!

Quand l'oiseau remplit la charmille
De chants par l'écho répétés,
Dès l'aube, avec lui, jeune fille,
Chantez!